

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/3 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.3.63108

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

leiter und fast alle Kommandanten, die das Kriegsende überlebten, vor Gericht gestellt und zu einem nicht unerheblichen Teil auch verurteilt wurden. Für die Jahre des »Dritten Reiches« war das soziale Netzwerk der Abteilungsleiter und Kommandanten von zentraler Bedeutung, das ihnen den beruflichen Aufstieg ermöglichte und zugleich »kollektiver Bezugs- und Orientierungsrahmen« ihres grausamen Tuns war. Nach Ansicht der Autorin vermag die gemeinsame Praxis und arbeitsteilige Täterschaft dieser Männer am besten zu erklären, warum sie an den Verbrechen des Nationalsozialismus mitwirkten. Der Moral und Handlungsfreiheit dieser Herren über Leben und Tod, ihren individuellen Überzeugungen und Glaubensgewißheiten wird dagegen wenig Bedeutung beigemessen: Diese Männer hätten kaum Zeugnisse intellektueller Selbstreflektion hinterlassen, weil sie dies weder vermochten noch für notwendig hielten. Karin Orth hat auf überwältigender Quellengrundlage, überzeugend komponiert und anschaulich geschrieben, eine Geschichte »ganz gewöhnlicher Männer« verfaßt, die nach Ansicht der Autorin nicht als handelnde Individuen, sondern als Angehörige eines Kollektivs zu Verbrechern wurden.

Wolfgang DIERKER, Berlin

David A. HACKETT (Hg.), *Der Buchenwald-Report*. Bericht über das Konzentrationslager Buchenwald bei Weimar, München (C. H. Beck) 1996, 456 p.

Le Buchenwald-Report est un document essentiel sur l'un des principaux camps du système concentrationnaire nazi. Son existence était connue des historiens, mais l'original de ce document a pu être pendant longtemps considéré comme perdu. Le présent ouvrage constitue donc la version allemande de l'édition américaine intégrale, publiée en 1995, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération du camp. L'histoire du *Buchenwald-Report* mérite en effet quelque attention. Buchenwald fut le premier camp de concentration allemand libéré en parfait »état de conservation« par les Occidentaux, le 11 avril 1945, avec 21 000 détenus affamés, un *Krematorium*, des squelettes de corps amaigris, des corps à moitié brûlés, des lieux d'exécutions, un hôpital pour des expériences médicales ... Le choc de la découverte fut brutal, et même le général Eisenhower, qui visita le camp dès le 13 avril, fut profondément ébranlé par ce qu'il avait vu. Les gouvernements anglais et américains décidèrent immédiatement de faire de Buchenwald le centre du travail de publication pour la documentation sur les atrocités allemandes. Parlementaires et journalistes anglo-saxons se rendirent en nombre dans le camp, et dans les trois semaines qui suivirent la libération de Buchenwald, les reportages sur le camp et ses atrocités se multiplièrent dans la presse mondiale. Deux groupes d'enquêteurs, l'un appartenant à la section de la conduite de la guerre psychologique du haut commandement des forces alliées en Europe, sous la direction du lieutenant Rosenberg, un Juif né à Göttingen qui avait émigré aux États-Unis en 1938, et l'autre à la section de recherche des crimes de guerre de la troisième armée américaine, sous la direction du colonel Raymond C. Gievens, se rendirent également à Buchenwald. Les enquêteurs ne disposèrent en fait que de peu de temps: les détenus devaient être bientôt libérés, le camp et la région de Weimar devaient être remis aux Soviétiques. Néanmoins, les dépositions de 177 détenus appartenant à 14 nationalités furent enregistrées et traduites en anglais, avant d'être exploitées par le procureur américain dans les procès contre les gardes du camp, à Dachau, en 1946/47.

Moins d'une semaine après l'arrivée de l'équipe de la direction de la guerre psychologique, un local fut mis à la disposition d'un groupe de dix anciens détenus du camp, dont Eugen Kogon était la personnalité la plus marquante. Autrichien ayant reçu une éducation catholique, journaliste et docteur en sciences économiques, Kogon, en qualité de défenseur de l'indépendance autrichienne et d'adversaire des nazis, était interné à Buchenwald depuis le mois de septembre 1939, et il avait été le témoin de la plupart des événements mentionnés dans ce document. *Le Buchenwald-Report* se compose en effet de deux parties distinctes: un

rapport principal de 125 pages, que Kogon dicta lui-même, aidé de quelques collaborateurs qui faisaient contrepoids à l'influence communiste prépondérante dans la direction allemande et autrichienne du camp, et 168 rapports individuels, fruits d'un travail collectif de 104 détenus. La totalité du rapport de Kogon fut composée en quatre semaines, du 16 avril au 11 mai 1945. Son destin ultérieur est à peine connu. La version originale se perdit sans doute dans les archives du gouvernement américain, mais il est plus juste d'ajouter que la guerre froide naissante n'a pas peu contribué aussi à cette «disparition»: plusieurs anciens *Kapos* ayant été mis en accusation par les Américains, et l'influence communiste ayant toujours été importante dans le camp, une certaine suspicion s'attacha toujours, aux yeux des autorités américaines, à ce rapport: or Kogon, tout en ayant entretenu de bonnes relations personnelles avec certains détenus communistes, n'était pourtant pas l'un des leurs. Mais un double du rapport original était resté en possession du lieutenant Rosenberg, qui a permis justement la publication de l'ouvrage marquant le cinquantième anniversaire de la libération du camp. Quant à Kogon, en 1945, il fut ensuite chargé d'écrire un livre à partir des informations contenues dans le *Buchenwald-Report*. Il s'attacha donc à la rédaction de son nouveau manuscrit, du 15 juin au 15 décembre 1945, lequel parut en 1946 sous le titre: *L'État-SS*. Le succès de ce livre fut immédiat, et il appartient depuis aux classiques de la littérature historique et politique. Vingt ans plus tard, lorsqu'une équipe d'historiens de l'*Institut für Zeitgeschichte* de Munich publia, à l'occasion du procès de Francfort sur le camp d'Auschwitz, un ouvrage collectif, son titre même, *Anatomie des SS-Staates*, constitua un hommage appuyé à Kogon. L'intérêt essentiel du *Buchenwald-Report* est donc d'avoir fourni la source principale du premier grand classique de la littérature concentrationnaire.

A travers le rapport principal, divisé en quatorze chapitres, comme à travers les 168 rapports individuels, répartis en douze chapitres, c'est une vision d'ensemble structurée et cohérente du camp de concentration de Buchenwald qui se dégage, prenant en compte les circonstances de la création du camp, sa place et sa signification dans l'ensemble du système concentrationnaire nazi, son organisation interne, son développement et l'histoire assez complexe de sa libération. Ce travail collectif a en fait servi de modèle implicite aux témoignages des déportés-résistants, dont la mémoire demeura longtemps hégémonique, jusqu'au début des années 1980, date à laquelle s'affirma en retour une mémoire juive de la déportation.

Le camp fut ouvert au mois de juillet 1937, à proximité de la ville de Weimar, sur la colline boisée de l'Ettersberg, que l'administration domaniale de la princesse Thurn und Taxis avait offert aux SS, autour du fameux chêne de Goethe dont l'administration SS fit le centre du camp de détention, et qui devait symboliser la rencontre de la barbarie nazie avec la plus haute culture allemande. Il avait au demeurant une structure interne tout à fait classique, avec sa double hiérarchie des pouvoirs. Le pouvoir SS s'organisait autour de la *Kommandantur*, de la section politique et des différentes sections de l'administration SS, en particulier du service du travail dont le rôle fut considérable pour le sort des détenus. L'organisation interne des détenus reposait pour sa part sur les doyens du camp, au nombre de trois au moment de la plus forte extension du camp. L'histoire du camp de Buchenwald fut en fait marquée par le long et âpre conflit entre les verts (droit commun) et les rouges (politiques) pour le contrôle des postes clés de la hiérarchie internée, avec des alternances de succès et de revers pour les deux catégories de détenus.

Les témoignages recueillis sont en fait révélateurs de l'état d'esprit de certains rescapés politiques au moment de la libération du camp, y compris à travers les lacunes, les silences ou même les fantasmes qu'ils contiennent. Les récits s'attardent longuement, en particulier, sur la corruption, les exécutions et les actes de sadisme commis par les gardiens sur les détenus. Le commandant du camp, Koch, décrit comme un homme sadique, cruel, pervers et corrompu (il fut d'ailleurs destitué et jugé en 1943, et fusillé par les SS une semaine avant la libération du camp), et son épouse Ilse ont polarisé plus particulièrement les ressentiments:

Ilse Koch prenait des bains au Madère, et son mari se fit confectionner un abat-jour en peaux humaines tatouées ... Il faut cependant reconnaître que Ilse Koch, femme au demeurant d'une dureté impitoyable à l'égard des détenus, n'était pourtant pas une meurtrière: comme l'ont montré depuis les historiens, la dénonciation un peu lourde et insistante des dépravations, réelles ou fantasmagoriques, du couple Koch masque en fait l'écheveau beaucoup plus complexe et ramifié des responsabilités des atrocités et des crimes commis, au niveau de la société allemande dans son ensemble.

Si les actes de violence des gardiens font l'objet de dénonciations insistantes, rien n'est dit, par contre, des conflits pourtant âpres et violents entre les détenus, qu'il s'agisse de la lutte entre les verts et les rouges, mais aussi des conflits entre politiques, en particulier entre communistes et non communistes. La tonalité de l'ensemble des rapports est assez manichéenne et partisane: personne n'aurait pu être sauvé sans le travail des dirigeants politiques, contre les SS et leurs espions, droit commun et asociaux. Dans le même ordre d'idée, les récits sur la libération du camp, épisode au demeurant très complexe puisque la population de Buchenwald fut en partie évacuée avant l'arrivée des Américains, fait la part belle à l'action des détenus politiques et sous-estime considérablement le rôle des militaires alliés: or la thèse d'une autolibération du camp, sous-jacente aux témoignages des rescapés, n'est que partiellement exacte. L'idéologie antifasciste qui transparait très nettement dans ces récits, qui évacue bien sûr complètement le débat sur le rôle pourtant très controversé des communistes dans la hiérarchie internée du camp, explique justement le relatif discrédit qui s'est attaché au *Buchenwald-Report* à partir du début de la guerre froide.

Un dernier aspect de ce document peut prêter matière à discussion: il s'agit de l'analyse très insuffisante de l'importance et de la signification du travail forcé auquel les détenus ont été soumis. Certes, le camp central de Buchenwald, à la différence de ses camps annexes comme Dora (qui s'émancipa d'ailleurs au mois d'octobre 1944 de la tutelle de Buchenwald) n'avait pas pour seule fonction de servir de réservoir de main-d'œuvre à la production des armements. Mais des détenus de Buchenwald furent cependant mobilisés pour produire des armes, en particulier à Weimar par les usines Gustloff. L'importance de ce phénomène, comme facteur de restructuration du camp de Buchenwald à partir de 1942/43, n'a cependant pas véritablement été perçu par les témoins. Ceux-ci mettent en fait surtout l'accent sur le travail de sabotage, page de gloire des détenus antifascistes: cette affirmation a donné lieu, depuis, de la part des historiens, à des appréciations beaucoup plus nuancées.

Michel FABRÉGUET, Strasbourg

Commission indépendante d'experts suisse – Seconde Guerre mondiale, La Suisse et les réfugiés à l'époque du national-socialisme, Paris (Fayard) 2000, 471 S.

In der seit den neunziger Jahren intensivierten Diskussion über die Rolle der Schweiz im Zweiten Weltkrieg, über ihr Verhalten gegenüber den Achsenmächten und gegenüber den Opfern des NS-Regimes ist die Schweizerische Eidgenossenschaft gleichermaßen Subjekt und Objekt. Beschlüsse von Parlament und Regierung in Bern schufen die Grundlage, auf der sich Ende 1996 die Unabhängige Expertenkommission Schweiz – Zweiter Weltkrieg (UEK/CIE) konstituierte. Den Vorsitz dieses international zusammengesetzten Forschungsgremiums übernahm der Schweizer Historiker Jean-François Bergier. Bereits 1998 erschien der erste Bericht der Kommission über die Problematik der Raub- und Fluchtgüter unter dem Titel »La Suisse et les transactions sur l'or pendant la Seconde Guerre mondiale. Rapport intermédiaire«. Der zweite Bericht von 1999, im folgenden UEK-Bericht genannt, ist hier vorzustellen.

Die Kommission mit ihren neun Mitgliedern und etwa 30 Mitarbeitern hat sich auch dieses Mal die Arbeit nicht leicht gemacht. Zunächst werden die Epoche und ihre Wendemar-